

Les liens du sang

Françoise Rivière

« C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... ».

« Bonjour Madame,

J'ai hésité avant de vous écrire et puis j'ai pensé que vous deviez savoir. J'habite en Afrique avec mes parents. Mon père est le docteur du village ».

J'étais seule dans ma cuisine lorsque je prenais connaissance de cette lettre ; heureusement, j'étais assise sinon je me serais sans doute écroulée au sol. Je ne pouvais en lire davantage : mes tempes battaient comme un tambour ; un bourdonnement affreux résonnait dans mes oreilles. Je me sentais incapable de réfléchir ou même de penser. « Mon père est le docteur du village » : ces quelques mots se répétaient en boucle dans ma tête, m'empêchant de raisonner.

Comment était-ce possible !

Voilà quinze ans, mon fils Théo est parti en Afrique en tant que médecin. Nous nous sommes quittés sur un malentendu : je ne l'ai jamais revu. Il m'écrit parfois et me téléphone (rarement, très rarement même). Il a toujours été très évasif sur sa vie en Afrique

(beaucoup de travail, aucun regret).

Pourquoi ne m'a-t-il jamais dit qu'il avait un fils ?

Les battements de mon cœur devenaient plus réguliers, je respirais, à nouveau normalement, aussi je repris ma lecture :

« Mon père est le docteur du village. Je pense que vous avez compris que mon père est votre fils. Il m'a tellement parlé de vous que j'aimerais vous connaître. Mon père est triste en ce moment, il envisage d'habiter en France, j'aimerais vous rencontrer une fois, juste une fois et je pourrais enfin vivre sereinement. J'espère ne pas vous avoir importunée. Ne dites rien à mon père, il ignore tout de ma démarche. Signé Fred ».

Fred ! : Mon Dieu !

Mes yeux s'étaient emplies de larmes ; un nouveau vertige me terrassait. Je m'appuyais à la table et tentais de contrôler mon corps. Quelques instants plus tard, je me levais et me rendais au salon. Là, je m'arrêtais devant une photo qui datait d'une vingtaine d'années.

L'époque heureuse ! : c'est ainsi que je l'avais baptisée.

Vingt ans plus tôt, nous formions une famille avec mon mari et nos deux garçons (des jumeaux) Théo et Fred.

Oui : Fred !

La photo avait été prise la veille du drame...

Ce jour-là, Théo avait été souffrant ; normalement, il aurait dû se rendre à un match de foot avec son frère (les inséparables)

en notre compagnie (ses parents). Comme une forte fièvre l'empêchait de se lever, mon mari avait décidé d'aller avec Fred au match, afin de ne pas pénaliser leur équipe. Hélas, ils n'étaient jamais revenus : sur le chemin de retour, ils avaient été fauchés par un camion. Pendant longtemps, Théo s'était reproché la mort de son frère, il était persuadé que s'il avait été présent, rien ne serait arrivé.

Perplexe et nostalgique à la fois, je caressais la photo : le temps n'était plus au regret.

Pourquoi Théo était-il triste ?

Pendant un instant, une multitude de sentiments divers et contradictoires m'assaillirent et m'empêchèrent de réfléchir :

Pourquoi Théo ne m'avait rien dit depuis le temps ?

Quel âge avait Fred ?

Je me tournais vers la cuisine et regardais avec horreur la lettre, une main sur la bouche, prête à vomir, je me précipitais aux toilettes où je me tordais de douleur après avoir rendu le peu que je venais d'avalier. Je demeurais ainsi, appuyée sur la cuvette, et je pleurais : combien de fois, avais-je rêvé à mes petits-enfants ? Oui : combien de fois ? Si je ne me trompais pas, j'avais un petit-fils et je l'ignorais.

Je me souvenais de mes propos, (des conseils idiots donnés à Théo : qu'il ne devait pas aller en Afrique, vivre avec des sauvages ; qu'il ne trouverait pas de femme à aimer et à épouser), j'avais tort. Oui, j'avais tort, enfin pas vraiment : sinon mon Théo m'aurait prévenu. S'il ne m'avait rien dit, il y avait une raison et une raison valable : il n'aimait pas la mère du petit Théo (elle avait dû le rouler). Oui, voilà, l'enfant n'était pas de lui mais elle lui avait fait porter

le chapeau. Quant à Fred, il souhaitait également faire un chantage (comme sa mère)...

Un chantage, tu dérailles ma pauvre fille, il ne t'a fait aucun chantage : il t'a annoncé être ton petit-fils.

Je me levais (demeurer au-dessus des toilettes n'était pas le meilleur endroit pour réfléchir). Après avoir bu un grand verre d'eau, je m'affalais dans un fauteuil du salon et prenais le temps de relire la lettre. Quelque chose en moi me disait que Fred était mon petit-fils, j'ignorais si je devais m'en réjouir ou non. Mon rêve de petits-enfants devenait peut-être la réalité, je devais en savoir davantage.

Inutile d'espérer un hypothétique coup de fil de mon fils, je me précipitais dans ma chambre et mettais pêle-mêle des habits dans une valise : ma décision était prise. Une heure plus tard, je me retrouvais à l'aéroport, l'hôtesse me procurait un billet pour l'Afrique (à bas prix). J'étais prête à mettre le double, je voulais partir dans l'immédiat et connaître la vérité.

Je n'avais pas réfléchi ; par contre j'avais pensé à me munir du numéro de téléphone d'un collègue à mon fils (toujours joignable contrairement à mon garçon). Alors que j'étais au-dessus des nuages, je m'interrogeais pourquoi ne l'avais-je pas appelé avant de prendre une telle initiative. Me connaissant, je savais que, de toute manière, j'aurais pris le premier avion (autant ne pas perdre de temps).

Après un voyage long et fatigant, j'arrivais enfin. Je m'empressais de téléphoner à Maouda (le collègue de mon fils), il fut fortement étonné de mon appel (je ne l'avais eu qu'une fois en quinze ans, pour je ne sais plus quelle occasion). Il s'inquiéta de ma santé puis de l'objet de mon appel, lorsque je lui dis que j'attendais mon fils

à l'aéroport, il eut un temps d'hésitation. Maouda n'était pas du style à s'initier dans la vie d'autrui, il m'assura qu'il le prévenait et serait là d'ici une heure.

Je patientais donc dans le hall que je ne cessais d'arpenter. Au lieu de mon fils, une heure et demie plus tard, ce fut Maouda qui se présenta. Mes sourcils se rehaussèrent, ainsi mon fils refusait de me voir alors que j'avais parcouru une si longue distance...

Maouda écarta les bras et excusa Théo : en réalité, il était parti en France.

En France ! Il venait me voir et je n'étais pas là...

Maouda arrêta mes divagations et me conseilla de l'accompagner avant de faire demi-tour. Nous roulâmes une grosse heure avant que Maouda stationne. Il me fit entrer dans une hutte et me demanda de patienter, il demeurait à mes côtés sans prononcer le moindre mot. Une heure s'était écoulée, je commençais à m'impatienter et m'apprêtais à manifester ma mauvaise humeur lorsqu'il me fit taire : un doigt sur la bouche de la main gauche, il pointa la main droite en direction de la porte. Je me glissais sur le bord afin de voir ce qu'il me montrait : un enfant assis dans une chaise roulante. Je ne comprenais pas aussi j'écarquillais les yeux comptant sur une explication.

Elle vint : il s'agissait de Fred. Quelque part, je le savais, je reconnaissais en lui des traits de mes fils. Je m'informais de la raison pour laquelle il était en fauteuil roulant, Maouda prit le temps de m'expliquer : Fred souffrait d'une insuffisance rénale, il était si fatigué que Théo (son père) s'était procuré un fauteuil roulant. Fred devait commencer un traitement lourd de dialyse, seule une greffe de rein pourrait lui permettre de vivre normalement. Ses parents n'étaient pas compatibles et ne trouvaient pas de donneur : en Afrique, les gens ont peur de donner leur organe (peur de perdre leur âme). Théo

envisageait de vivre en France, espérant trouver un donneur plus facilement.

Je demeurais abasourdie, je regardais Fred d'un autre œil : j'avais envie de le serrer dans mes bras (ce n'était pas par pitié mais seulement parce qu'il s'agissait de mon petit-fils) ; toutefois, je ne pouvais me le permettre sans, au préalable, avoir revu mon fils. Je remerciais Maouda pour les informations. Une nouvelle fois, Maouda porta un doigt devant la bouche : une jeune femme s'approchait de Fred (sa mère).

L'idée de rencontrer mon petit-fils et sa mère m'avait effleuré l'esprit mais si mon fils était en France, je devais y retourner ; je demandais donc à Maouda de me raccompagner à l'aéroport, peut-être que mon fils me rendrait visite. Comme il n'y avait pas de vol le jour même, je couchais à l'hôtel et profitais de leur site internet pour me renseigner à propos des greffes de rein. Pour être compatible, il fallait avoir le même groupe sanguin, je m'empressais de téléphoner à Maouda afin de connaître le groupe de Fred (A+ comme moi). Maouda me confia que Maya (la mère de Fred) avait connu Théo voilà quinze ans au décès de sa grand-mère qui l'avait élevée alors qu'elle était âgée d'une dizaine d'années (ses parents et sa sœur jumelle Mia étaient décédés). Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle et Théo avaient subi un choc émotionnel similaire.

De retour en région parisienne où j'habitais, après une semaine de réflexion, je m'empressais de téléphoner à l'hôpital de Paris afin de m'informer des démarches à effectuer pour donner un rein. Au fil des jours, j'obtenais divers rendez-vous (de quoi décourager le plus téméraire), là j'étais informée des risques et conséquences éventuelles. J'apprenais également que la greffe du rein était un acte de dernière chance : j'en frissonnais.

Je m'étais confiée lors de mon entretien avec le docteur, je lui avais dit que je le ferais pour mon petit-fils, si nous étions compatibles. Après renseignements, il me confia qu'il avait un dossier concernant Fred, je fus déçue d'apprendre que mon fils et sa famille habitaient à Paris désormais. Théo n'était pas venu me voir.

Le jour même, le docteur me téléphonait pour m'avertir qu'un donneur compatible avec Fred se présentait. Je savais ce qu'il en était (quelqu'un de décédé). Je lui demandais si personnellement j'étais compatible, les examens avaient été faits, j'étais dans l'attente. Le docteur me déclara qu'ils avaient passé l'autre personne en priorité (vu l'urgence).

– Et ? Demandais-je encore ?

– Et nous avons prévenu votre fils, ils sont en route pour l'opération.

Je raccrochais, à la fois contente pour Fred et déçue (j'aurais aimé être le donneur). Une demi-heure plus tard, mon téléphone retentissait, je me précipitais. Je ne m'attendais pas à cet appel, il me laissa interdite lors de quelques menues secondes. Finalement, je remerciais mon interlocuteur et me précipitais dans ma chambre. Une minute après, mon téléphone sonna à nouveau : « Maman, je voudrais te voir et te présenter ma femme et »... Je le coupais dans son élan : « je suis pressée mon fils ». Je n'eus pas besoin d'en dire davantage, mon fils avait raccroché (ceci dit, j'en aurais fait autant).

À l'hôpital, Théo et Maya se tenaient par la main, ils se morfondaient dans la chambre de leur fils. L'attente serait longue...

Au bloc opératoire, Fred patientait : le docteur lui avait dit que le donneur arrivait. Fred savait qu'il s'agissait d'un accident de la route alors il devait être là... Lorsqu'il entendit : « je peux le voir », il

eut l'esquisse d'un sourire.

L'opération fut longue mais sans complication. Le soir, Théo et Maya purent rendre une visite à leur fils au service de surveillance continue. Fred ouvrit un œil, il les reconnut et leur bafouilla :

– Elle est où Mamie ?

Théo était gêné, jamais il n'aurait dû évoquer sa grand-mère à son fils ; pourtant il croyait vraiment qu'elle viendrait. Il haussa les épaules ne sachant que répondre. Il fut interrompu par un léger bruit, le docteur entra dans la salle :

– Comment vas-tu Fred ?

– Elle est où Mamie ? Répéta Fred.

Théo présenta ses excuses et fut surpris d'entendre le docteur :

– Elle est dans la salle en face.

Théo se leva d'un bond et se précipita en face :
« Maman, mais que fais-tu ici ?

– Votre mère est le donneur Théo.

Maya avait rejoint son mari, elle attendait, appuyée au chambranle de la porte, les yeux larmoyants. Alice (la mère de Fred) lui sourit et montrant son ventre légèrement rebondi lui demanda : « une future fille ? ». Maya confirma et à son tour fut étonnée par la réponse d'Alice : « je suppose que ma petite-fille s'appellera Mia ? ». Théo et Maya avaient échangé un regard langoureux, puis ils s'étaient approchés d'Alice et chacun d'un côté l'avait embrassée.